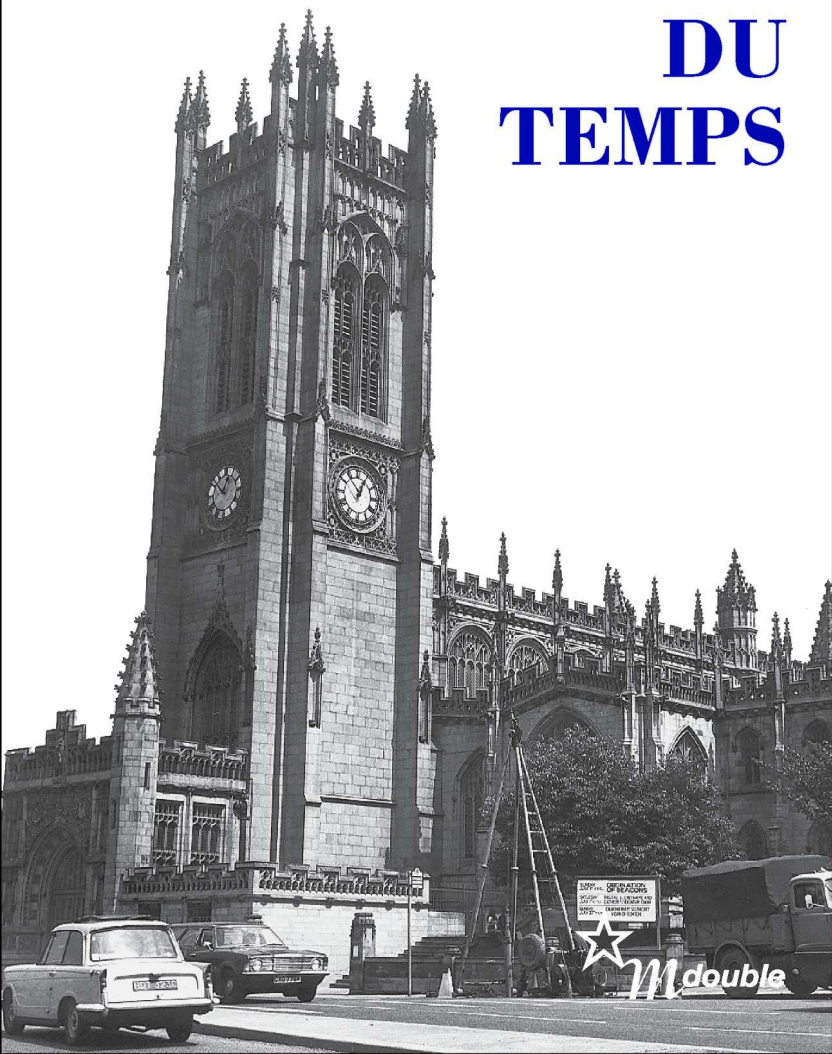


MICHEL BUTOR

L'EMPLOI
DU
TEMPS



L'EMPLOI DU TEMPS

MICHEL BUTOR

L'EMPLOI DU TEMPS



LES ÉDITIONS DE MINUIT

© 1956/1995 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
www.leseditionsdeminuit.fr

I

L'ENTREE

Jeudi 1^{er} mai.

Les lueurs se sont multipliées.

C'est à ce moment que je suis entré, que commence mon séjour dans cette ville, cette année dont plus de la moitié s'est écoulée, lorsque peu à peu je me suis dégagé de ma somnolence, dans ce coin de compartiment où j'étais seul, face à la marche, près de la vitre noire couverte à l'extérieur de gouttes de pluie, myriade de petits miroirs, chacun réfléchissant un grain tremblant de la lumière insuffisante qui bruinaut du plafonnier sali, lorsque la trame de l'épaisse couverture de bruit, qui m'enveloppait depuis des heures presque sans répit, s'est encore une fois relâchée, défaite.

Dehors, c'étaient des vapeurs brunes, des piliers de fonte passant, ralentissant, et des lampes entre eux, aux réflecteurs de tôle émaillée, datant sans doute de ces années où l'on s'éclairait au pétrole, puis, à intervalles réguliers, cette inscription blanche sur de longs rectangles rouges : « Bleston Hamilton Station ».

Il n'y avait que trois ou quatre voyageurs dans mon wagon, car ce n'était pas le grand train direct, celui que j'aurais dû prendre, celui à l'arrivée duquel on m'atten-

dit, et que j'avais manqué de quelques minutes à Euston, ce pourquoi j'en avais été réduit à attendre indéfiniment ce convoi postal dans une gare de correspondance.

Si j'avais su à quel point son heure d'arrivée était incongrue dans la vie d'ici, je n'aurais pas hésité, certes, à retarder mon voyage d'un jour, en télégraphiant mes excuses.

Je revois tout cela très clairement, l'instant où je me suis levé, celui où j'ai effacé avec mes mains les plis de mon imperméable alors couleur de sable.

J'ai l'impression que je pourrais retrouver avec une exactitude absolue la place qu'occupait mon unique lourde valise dans le filet, et celle où je l'ai laissée tomber, entre les banquettes, au travers de la porte.

C'est qu'alors l'eau de mon regard n'était pas encore obscurcie ; depuis, chacun des jours y a jeté sa pincée de cendres.

J'ai posé mes pieds sur le quai presque désert, et je me suis aperçu que les derniers chocs avaient achevé de découdre ma vieille poignée de cuir, qu'il me faudrait soigneusement appuyer le pouce à l'endroit défait, crispier ma main, doubler l'effort.

J'ai attendu ; je me suis redressé, les jambes un peu écartées pour bien prendre appui sur ce nouveau sol, regardant autour de moi : à gauche, la tôle rouge du wagon que je venais de quitter, l'épaisse porte qui battait, à droite, d'autres voies, avec quelques éclats de lumière dure sur les rails, et plus loin, d'autres wagons immobiles et éteints, toujours sous l'immense voûte de métal et de verre, dont je devinais les blessures au-delà des brumes ; en face de moi enfin, au-dessus de la barrière que l'employé s'apprêtait à fermer juste après mon passage, la grande horloge au cadran lumineux marquant deux heures.

Alors j'ai pris une longue aspiration, et l'air m'a paru

MAI, octobre

amer, acide, charbonneux, lourd comme si un grain de limaille lestait chaque gouttelette de son brouillard.

Un peu de vent frôlait les ailes de mon nez et mes joues, un peu de vent au poil âpre et gluant, comme celui d'une couverture de laine humide.

Cet air auquel j'étais désormais condamné pour tout un an, je l'ai interrogé par mes narines et ma langue, et j'ai bien senti qu'il contenait ces vapeurs sournoises qui depuis sept mois m'asphyxient, qui avaient réussi à me plonger dans le terrible engourdissement dont je viens de me réveiller.

Je m'en souviens, j'ai été soudain pris de peur (et j'étais perspicace : c'était bien ce genre de folie que j'appréhendais, cet obscurcissement de moi-même), j'ai été envahi, toute une longue seconde, de l'absurde envie de reculer, de renoncer, de fuir ; mais un immense fossé me séparait désormais des événements de la matinée et des visages qui m'étaient les plus familiers, un fossé qui s'était démesurément agrandi tandis que je le franchissais, de telle sorte que je n'en percevais plus les profondeurs et que son autre rive, incroyablement lointaine, ne m'apparaissait plus que comme une ligne d'horizon très légèrement découpée sur laquelle il n'était plus possible de discerner aucun détail.

Vendredi 2 mai.

J'ai arraché ma valise et je me suis mis à marcher sur ce sol nouveau, dans cet air étranger, au milieu des trains immobiles.

L'employé a fermé la grille et s'en est allé.

J'avais faim, mais, dans le grand hall, les mots « bar », « restaurant », s'étaient au-dessus de rideaux de fer baissés.

Voulant fumer, j'ai fouillé dans la poche de mon veston, mais le paquet de gauloises était vide, et il n'y avait rien d'autre.

Pourtant c'était là que je croyais avoir rangé, quelques instants plus tôt, quelques heures plus tôt, je ne savais déjà plus, la lettre du directeur de Matthews and Sons qui me donnait l'adresse de l'hôtel où ma chambre était réservée.

Je l'avais relue dans le train une dernière fois, il était donc impossible qu'elle fût dans ma valise, puisque je n'avais pas ouvert celle-ci de tout le trajet ; mais après avoir cherché en vain dans mes vêtements, il a fallu que je vérifie, que je glisse ma main entre mes chemises, en vain.

Elle devait être tombée dans le compartiment où je ne pouvais plus retourner à ce moment, mais je n'accordais à cela nulle importance, convaincu que je trouverais facilement un gîte provisoire dans les environs immédiats.

Le chauffeur de taxi, dont j'étais le dernier espoir pour la nuit, m'a demandé où je voulais être mené (ses paroles ne pouvaient avoir d'autre sens), mais les mots qu'il employait, je ne les reconnaissais pas, et ceux par lesquels j'aurais voulu le remercier, je ne parvenais pas à les former dans ma bouche ; c'est un simple murmure que je me suis entendu prononcer.

Il m'a regardé en hochant la tête, et, tandis que je m'éloignais de la gare, silencieusement, droit devant moi, j'ai vu sa voiture noire faire le tour de la plateforme, descendre par la pente bordée de parapets, disparaître par la rue déserte en bas.

Les hauts réverbères éclairaient de lumière orange les enseignes éteintes, les hautes façades sans volets, où toutes les fenêtres étaient obscures, où toutes les vitrines étaient fermées, où rien ne signalait un hôtel.

Je suis arrivé à un endroit où les maisons s'écartaient,

et dans l'espace libre là-bas, j'apercevais des bus à deux étages qui démarraient.

Les rares personnes que je croisais semblaient se hâter, comme s'il ne restait plus que quelques instants avant un rigoureux couvre-feu.

Je sais maintenant que la grande rue que j'ai prise à gauche, c'est Brown Street ; je suis, sur le plan que je viens d'acheter à Ann Bailey, tout mon trajet de cette nuit-là ; mais en ces minutes obscures, je n'ai même pas cherché à l'angle les lettres d'un nom, parce que les inscriptions que je désirais lire, c'étaient « Hôtel », « Pension », « Bed and Breakfast », ces inscriptions que j'ai vues depuis, repassant de jour devant ces maisons, éclater en émail sur des vitres au premier ou second étage, alors si bien cachées dans l'ombre de cette heure indue.

Je suis retourné vers la place qui s'était vidée entre-temps ; j'ai traîné dans quelques-unes de ces ruelles sur lesquelles donne l'arrière des immeubles, m'arrêtant tous les dix pas pour poser ma lourde valise et changer de bras ; puis, comme le brouillard devenait pluie, j'ai décidé de remonter à la gare pour y attendre le matin.

Parvenu en haut de la pente, j'ai été surpris par la largeur de la façade ; certes, je ne l'avais pas regardée avec attention tout à l'heure, mais était-il possible que je fusse passé sous ce portique ? N'y avait-il pas une marquise ? Et cette tour, comment ne l'avais-je pas aperçue ?

Quand je suis entré, j'ai dû me rendre à l'évidence : déjà ce court périple m'avait égaré ; j'étais arrivé dans une autre gare, Bleston New Station, tout aussi vide que la première.

Mes pieds me faisaient mal, j'étais trempé, j'avais des ampoules aux mains ; mieux valait en rester là.

Je lisais au-dessus des portes : « Renseignements », « Billets », « Bar », « Chef de gare », « Sous-chef de gare », « Consigne », « Salle d'attente de première

classe » (j'ai tourné la poignée, j'ai tenté d'ouvrir), « Salle d'attente de deuxième classe » (même insuccès), « Salle d'attente de troisième classe » (c'était allumé à l'intérieur).

M'introduisant, j'ai vu deux hommes qui dormaient sur les bancs de bois, deux hommes très sales, l'un allongé sur le côté, le visage caché sous un chapeau, l'autre couché sur le dos, les genoux en l'air, la tête renversée, la bouche ouverte, presque sans dents, avec une barbe de quinze jours et une croûte sur la pommette droite, laissant traîner par terre sa main droite à laquelle il manquait deux doigts.

Un troisième, assis près de la cheminée froide, plus âgé, le dos courbé, les bras croisés sur son ventre, m'a examiné de la tête aux pieds, m'a montré des yeux ses deux compagnons comme pour me mettre en garde, puis m'a désigné d'un mouvement de menton un emplacement que j'ai nettoyé sommairement avant d'y poser ma valise et de m'asseoir à côté d'elle, en appuyant mon coude sur son couvercle.

Au bout d'un quart d'heure, comme on entendait un pas lourd s'approcher, l'homme éveillé a fermé les yeux.

J'ai vu la poignée tourner lentement ; les gonds se sont mis à grincer ; dans l'entrebâillement est passé le casque bleu-noir, puis le visage d'un policeman qui a paru satisfait du calme, et qui a éteint ; les gonds se sont remis à grincer ; la serrure a claqué doucement.

Peu après, malgré mes efforts, je me suis endormi.

Lundi 5 mai.

Une douleur dans le côté droit m'a réveillé ; j'essayais de me retourner ; ma main frottait sur une surface rugueuse ; j'avais l'impression d'être couvert de boue gelée.

Quand je me suis redressé, il y avait comme un grésillement dans mes muscles, toutes mes articulations étaient durcies ; il m'a fallu les déplier une par une.

Quand j'ai ouvert les yeux, une lumière grise comme de l'eau de lessive coulait dans la salle ; les trois vagabonds respiraient régulièrement.

J'ai vérifié le contenu de mes poches (un train sifflait), j'ai ramassé par terre un long bout de ficelle blanche qui traînait parmi les papiers déchirés, puis, après avoir réparé tant bien que mal ma poignée, je suis sorti, m'efforçant de faire peu de bruit, et je me suis dirigé vers le bar enfin ouvert.

Il y avait une dizaine de personnes qui buvaient dans des tasses de faïence blanche sans soucoupes, assises près de petites tables rondes de part et d'autre d'une cheminée semblable à celle de la salle d'attente, mais où brûlait un feu de boulets sur une grille.

Trois ou quatre autres, debout, attendaient, accoudées au comptoir derrière lequel deux femmes s'affairaient avec de grands brocs.

Ayant examiné la liste des prix pendue devant l'étagère où brillaient quantité de bouteilles, je me suis approché et j'ai demandé un grand verre de rhum.

« Qu'avez-vous dit, monsieur ? »

Tout à fait fanée, osseuse, les gestes nerveux, elle avait au moins quarante ans, et il devait y avoir déjà bien des cheveux gris derrière sa petite coiffe empesée.

« Un verre de rhum. »

J'aurais voulu dire : « je vous prie », mettre de l'amabilité dans ma demande, mais j'avais déjà le plus grand mal à retrouver les quelques substantifs indispensables, et je les prononçais de façon si fausse que moi-même je m'en rendais compte et que j'en souffrais.

« Du rhum ? »

– Oui.

– Ah, non, monsieur, je suis désolée.

– Mais... »

Elle est passée à un autre client qui lui tendait une tasse dans laquelle elle a versé du thé.

Devant le mur je voyais s'arrondir sur des étiquettes des cartes de la Jamaïque, des visages de nègres, des plants de canne.

« Un verre de whisky, alors. »

– Ah, non monsieur, je suis désolée. Du thé ? De l'orangeade ? »

A côté d'elle, sa compagne, plus âgée, soixante ans, me dévisageait d'un œil sévèrement intrigué.

« Rien d'autre ? »

– Eau minérale, soda, café, bouillon...

– Pas d'alcool ?

– Pas d'alcool, monsieur, inutile d'insister, pas avant onze heures et demie.

– Du thé. »

MAI, octobre

Je suis allé boire en face du feu, dans la vapeur de mon imperméable alors couleur de sable.

Quand j'ai posé la tasse vide sur une des tables, j'ai vu que mes doigts y avaient laissé leurs empreintes ; j'ai passé mes mains sur mes joues râpeuses et j'ai eu honte de m'être présenté sous un tel aspect à cette serveuse ; j'étais devenu presque aussi sale que mes compagnons de sommeil.

Dans le lavabo où je suis descendu, il n'était pas question de se raser, bien sûr, et il n'y avait pas de savon, mais c'était déjà une délivrance que ce premier décrassage.

Ma chemise collait à ma peau, et dans le miroir où j'avais peine à me reconnaître, je voyais sur son col des coulées grises et les points noirs des escarbilles qui tombaient encore de mes cheveux.

Mercredi 7 mai.

Après m'être débarrassé de ma valise à la consigne, j'ai serré un peu ma ceinture, j'ai enfoncé mes mains dans mes poches et j'ai commencé mon exploration à la recherche d'un coiffeur.

La grande horloge à l'extérieur marquait six heures et demie ; il ne pleuvait plus ; quelques taxis noirs stationnaient le long du portique ; quelques porteurs en manches de chemise roulaient des caisses sur des diables et les chargeaient sur un camion ; quelques voyageurs pressés s'éloignaient, en pardessus sombres, en chapeaux melon un peu trop étroits, le parapluie pendu au bras.

Je me suis retourné pour examiner la façade, avec sa tour à ma droite, et sur le long rectangle rouge, l'inscription en lettres blanchâtres : Bleston New Station.

Je me répétais en descendant la pente : « ce n'est pas

par ici que je suis arrivé, c'est par Hamilton Station, c'est la première fois que je fais ce trajet dans ce sens » ; mais j'avais du mal à m'en persuader ; les deux bâtiments se confondaient dans mon esprit ; je n'arrivais pas à me représenter leurs situations respectives.

C'était comme s'il y avait eu quelque chose de truqué dans ces maisons encore mortes qui s'élevaient de plus en plus autour de moi.

Sur la place, il y avait un grand ciel d'octobre, avec un soleil pâle et bas, un peu rose, dans la course des nuages semblables à des troupeaux d'animaux de toundras au pelage humide, et le vent soulevait en tourbillons sur les trottoirs tickets, fétus, copeaux et feuilles mortes.

Au milieu, les grands bus rouges à deux étages s'étaient à nouveau massés.

Sur deux plaques de fonte vissées dans une pierre d'angle, j'ai déchiffré : New Station Street, Alexandra Place, et en face, sur une flèche pointant à droite, jaillissant à mi-hauteur de la hampe d'un réverbère : Hamilton Station.

Je me suis attaché à reconstituer en gros mon itinéraire nocturne, j'ai identifié Brown Street que j'avais parcourue en vain.

A quelque deux cents mètres, j'ai aperçu ce que m'avaient caché la nuit et la brume, le pont épais, haut de deux étages, qui la franchit, sur lequel passait un train, le pont semblable à ceux que j'ai vus peu après, en tournant autour de cette place en forme de triangle, à une distance équivalente, dans chacune des rues rayonnantes, à part celles qui mènent directement aux gares, et comme toutes ces arches ressemblaient à autant de portes dans une enceinte, je m'imaginais être au centre de Bleston.

Au point où se rencontrent les deux grands côtés, je suis passé sous l'architrave que soutiennent quatre

MAI, octobre

colonnes doriques trapues, si couvertes d'écorce noire qu'elles font penser à des fûts de conifères restés debout après l'incendie de la forêt et l'effondrement de leurs parties hautes ; puis, au sommet de la troisième pente, sur lequel la façade récemment refaite en briques de Dudley Station était encore rouge, je suis entré dans le grand hall où l'horloge marquait sept heures.

Comme ces minutes étaient lentes à passer ! Comme elles seraient lentes encore avant que je puisse aller frapper chez Matthews and Sons qui n'ouvrirait qu'à neuf heures, avant que les choses rentrent enfin dans leur ordre prévu !

Il m'a fallu attendre près d'une heure, buvant tasse de thé sur tasse de thé, avant que les boutiques se soient ouvertes sur la place, avant qu'un coiffeur ait délivré mon cou de son poil malpropre, et près d'une autre heure après cela, épuisant mon premier paquet de cigarettes anglaises, affalé sur un banc près des bus.

Ayant entendu sonner les neuf coups, je suis monté reprendre ma valise à la consigne de New Station ; le portique déversait alors une silencieuse foule grouillante et il y avait une longue file de taxis en mouvement régulier.

Je me suis jeté dans l'un d'eux, donnant l'adresse de Matthews and Sons que je savais par cœur pour l'avoir tant de fois écrite sur des enveloppes, ne serait-ce que pour régler mon arrivée ici.

Le chauffeur, qui, naturellement, n'avait pas compris, a démarré immédiatement pour ne pas encombrer le trafic, puis il a ouvert le carreau de communication et il a crié pour m'interroger, tordant la tête.

Il m'a fallu lui répéter plusieurs fois : « soixante-deux, White Street », en m'efforçant d'améliorer ma prononciation, tandis que nous descendions la pente au ralenti, puis il a fermé, viré sur la droite, viré encore, et nous nous sommes enfoncés dans Brown Street sous le pont.

MAI, octobre

Je voyais défiler des rues, des maisons, des affiches, des feux rouges aux croisements, de grands bus que nous dépassions, et je m'étonnais de la longueur du trajet, quand, tout d'un coup, je me suis aperçu que nous nous étions arrêtés, et qu'il sortait pour m'ouvrir la porte.

Alors j'ai jeté un coup d'œil sur le compteur, et je l'ai payé largement afin d'éviter toute discussion, puis je suis resté plusieurs minutes sur le trottoir, auprès de ma valise, à regarder, de part et d'autre des vantaux grands ouverts, les plaques de cuivre, trois de chaque côté, toutes, je le sentais, astiquées du matin, sauf une, déjà rugueuse de vert de gris, avec des lettres en relief proclamant les noms des firmes et leurs étages, en particulier celle de Matthews and Sons, à hauteur de mon œil, à gauche, entre Bloomfield Limited et Habersmith and Company, à regarder au-dessus du numéro « soixante-deux » les cinq rangées de fenêtres s'aminçant jusqu'au ciel qui se chargeait, les six corniches enjambées par le tuyau de la gouttière.

Vendredi 9 mai.

Je suis monté jusqu'au premier palier, lentement, m'accrochant à la rampe à cause du poids de ma valise, m'efforçant de reprendre possession du peu d'anglais que je savais, me serinant des formules de politesse usuelles.

Tendu, crispé, dans l'appréhension de ne pas comprendre, j'ai sonné et la porte s'est ouverte toute seule sur la grande pièce où je travaille maintenant tous les jours de semaine.

Un seul des neuf gentlemen penchés sur leurs papiers ou leurs machines à écrire, a relevé la tête, s'adressant à moi comme à un client.

« Oui monsieur ?

– Je voudrais voir monsieur Matthews, je suis Jacques Revel, je...

– Ah, le Français, n'est-ce pas ? Avez-vous fait un bon voyage ? Enchanté de faire votre connaissance, monsieur Revel ; je suis Ardwick. Attendez ici juste un instant ; je vais voir si monsieur Matthews peut vous recevoir. »

Je regardais la dixième table, près de la dernière fenêtre, cette table inoccupée qui, de toute évidence, allait être la mienne.

« Monsieur Revel ? »

Un petit homme replet, rougeaud, sautillant, le cou engoncé dans un haut col dur, m'a fait entrer dans son bureau.

« Enchanté de vous voir, monsieur Revel, je suis John Matthews, John Matthews le jeune, comme on dit. Vous excuserez mon père ; il ne veut pas qu'on le dérange en ce moment. L'hôtel vous a plu ? James Jenkins était allé vous attendre à la gare...

– J'ai pris un autre train ; je ne suis arrivé que ce matin... Je regrette...

– Ce n'est rien, monsieur Revel, rien du tout, mais vous auriez dû nous prévenir. Vous semblez vraiment très fatigué. Jenkins ! Vous accompagnerez monsieur Revel à l'Écrou, après lui avoir présenté ses nouveaux collègues, naturellement. Reposez-vous bien, monsieur Revel, installez-vous, et soyez ici à neuf heures demain. »

Puis James Jenkins, ayant fermé la porte derrière moi, m'a fait faire le tour des tables, et j'ai entendu ces huit noms que je n'ai commencé à retenir que plusieurs jours plus tard : Blythe, Greystone, Ward, Dalton, Cape, Slade, Moseley, Ardwick enfin, les noms de ces huit personnages que j'ai revus tous les jours de semaine à la même place depuis sept mois.

« C'est tout votre bagage, monsieur Revel ? »

Sa voix douce, timidement gaie, me réconfortait.

J'ai vu sa main se fermer sur la poignée de ma valise, son pouce cacher soigneusement la ficelle blanche qui la réparait ; son œil bleu clair avait cligné ; je me suis senti rougir de honte et presque vaciller.

« Vous allez à l'Écrou, évidemment ; le vieux Matthews y expédie toujours les nouveaux arrivants ; c'est devenu presque un proverbe parmi nous. C'était tout près de son ancienne demeure, et comme personne ne s'est jamais plaint, il n'a pas jugé utile de changer. Vous verrez, le quartier est assez plaisant, vous avez même un cinéma tout à côté ; je pense que cela vous conviendra, au moins pour quelques jours. Nous y serons dans un quart d'heure avec la voiture. »

Nous roulions ; la pluie s'était mise à tomber ; les essuie-glaces passaient et repassaient dans le ruissellement ; James continuait à parler doucement, m'expliquant que cette Morris noire appartenait à Matthews and Sons, mais qu'il en avait la garde parce qu'il y avait un garage libre dans la maison de sa mère ; j'étais incapable de lui répondre, incapable bientôt de suivre ce qu'il me disait.

Nous nous sommes arrêtés devant un porche à colonnettes couvert d'une épaisse couche de peinture blanchâtre, au-dessus duquel, pendue à sa potence par des chaînes, l'enseigne, un grand écrou hexagonal doré, se balançait.

Au guichet de la réception, James s'est entretenu pendant longtemps avec une jeune fille aux cheveux trop blonds, aux offensantes lunettes d'écaille, et moi, perdu dans cette conversation rapide, j'en attendais le résultat en les regardant tour à tour, souriant pour me donner une contenance.

A la fin, lentement, James Jenkins s'est tourné vers moi, et m'a dit, s'efforçant d'articuler bien distinctement, conscient de son rôle d'interprète :

« La chambre retenue pour vous est au troisième. Ils n'en ont pas d'autre. Cela ne vous ennuie pas ? »

J'ai approuvé de la tête ; j'ai inscrit mon nom et mon numéro de passeport sur le registre à la page du mardi 2 octobre ; puis James a insisté pour monter ma valise, et l'a déposée dans la petite pièce, sur le petit lit.

« Jenkins », c'était la première fois que je l'appelais par son nom, et je ne me suis servi de son prénom que plusieurs mois plus tard, « excusez-moi si je prononce mal ; je voudrais savoir : celui qui était avant moi à la dixième table, c'était un Français ?

– Non, monsieur Revel, il n'y a pas eu d'étrangers chez Matthews and Sons depuis la guerre, et avant, je n'y étais pas encore, vous comprenez. Vous êtes le premier que j'aie rencontré.

– Est-il possible de prendre ses repas dans cet hôtel ?

– Non, monsieur Revel, le petit déjeuner seulement. Mais vous avez un restaurant pas très loin, la jeune fille vous indiquera.

– Merci, Jenkins, à demain, Jenkins. »

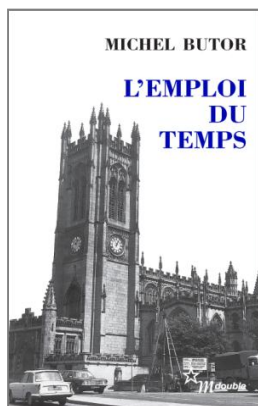
Il n'y avait pas de table ; la fenêtre donnait sur un mur de briques au fond d'une cour.

Je me disais en me déshabillant dans la salle de bains de l'étage : « je ne puis pas rester ici, je ne dois pas rester ici, je suis perdu si je reste ici, dès demain je vais me mettre en quête d'un logement meilleur ».

Quand je me suis couché ce matin-là, ma montre marquait dix heures et demie, quand je me suis levé l'après-midi, six heures.

J'ai avalé dans le snack-bar tout proche des sandwiches au jambon et des tasses de thé.

Ah, dans cette seconde nuit à Bleston, comme le vrai sommeil a été long à revenir !



Cette édition électronique du livre
L'Emploi du temps de Michel Butor
a été réalisée le 25 novembre 2014
par les Éditions de Minuit
à partir de l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782707315212).

© 2014 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
pour la présente édition électronique.

Photo © Roger-Viollet.

www.leseditionsdeminuit.fr

ISBN : 9782707331618

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr